

Petites Etudes Littéraires
Une collection pour une lecture systémique des oeuvres

N° 18

I

L'Étranger d'Albert Camus,
« le seul christ que nous méritions. »

ou

**Un héros coupable d'être vivant
et donc étranger d'être sur Terre**

Bernard Spee

Editions Onehope

Petites Etudes Littéraires

Keywords/Mots clefs : Camus, L'Étranger, Meursault, lecture systémique, énigme, l'absurde, psychanalyse, onomastique, Pingaud, Jecic, La Revue des Lettres Modernes, Cyrulnik, amour, père, mère, parenté.

Première édition : 15 mars 2020

Dernière mise à jour : 25 novembre 2020

Vous pouvez contribuer à la diffusion de notre site de plusieurs façons :

> 1/ si vous trouvez ce texte en accès libre sur Internet, vous pouvez nous aider à maintenir la qualité du service en versant votre contribution :

par un virement sur le compte bancaire

IBAN : BE13 0836 5681 0039

BIC : GKCCBEBB

Bernard Spee
4020 Belgique

> 2/ vous pouvez aussi acheter un exemplaire papier en format A4 , exemplaire numéroté et signé qui vous parviendra par envoi postal à l'adresse que vous nous communiquerez.

Exemplaire numéroté :

N° : / /

A valider sur le site [www.onehope](http://www.onehope.be),
via un email à l'adresse:
bspee@hotmail.com

en l'accompagnant

soit de votre nom
soit d'un pseudo
soit d'un numéro

Avec dédicace

et/ou une signature de l'auteur :

Date:

Dépôt légal : avril 2020 D/2020/13.661/5

ISBN: 978-2-930874-35-7

Editeur responsable : Spee Bernard / Belgique
Tous droits réservés. Sabam © SPEE avril 2020 Site <www.onehope.be>

L'Étranger d'Albert Camus, « le seul christ que nous méritions. »

ou

Un héros coupable d'être vivant et donc étranger d'être sur Terre

« Il n'est pas de vraie création sans secret¹. »
A. Camus

« Les orphelins écrivent souvent une littérature de l'énigme où le roman familial est un équivalent de roman policier quand le lecteur cherche des indices qui dénoncent l'assassin². »
B. Cyrulnik

« Où une enfance humiliée ouvre une blessure inguérissable³. »
Grenier J.

« Mais tout le monde sait que la vie ne vaut pas la peine d'être vécue⁴. »
Meursault dans *L'Étranger*

« J'avais essayé de figurer dans mon personnage le seul christ que nous méritions⁵. »
A. Camus

Plusieurs générations ont été biberonnées avec la lecture de *L'Étranger*, ce qui à notre avis, représente une grave erreur pédagogique. L'erreur n'est pas tant de faire lire ce livre que de **ne pas en avoir proposé une analyse systémique**.

Le manque d'une telle analyse est, pour une part ce qui se lit dans le propos d'un connaisseur avisé comme Bernard Pingaud : « Malgré tant d'efforts déployés par tant d'exégètes perspicaces pour dégager le "vrai" sens du roman, l'énigme reste entière. »⁶ Ce propos fait écho à un article du journal *Le Monde* où Camus déclare qu'on a négligé « La part obscure, ce qu'il y a d'aveugle et d'instinctif. »⁷ en lui.

¹ Camus A., *Le mythe de Sisyphe*, Paris, Editions Gallimard, p. 155

² Cyrulnik B., *La nuit, j'écrirai des soleils*, Paris, Editions Odile Jacob, avril 2019, p. 256-257 A propos de cette réflexion, nous pourrions dire que nous allons tenter de trouver le nom de " l'assassin".

³ Grenier J., Cahiers du Sud, février 1943 in Pingaud B., *L'Étranger d'Albert Camus*, Editions Gallimard, coll. Foliothèque, 1992, p.171

⁴ Camus A., *L'Étranger*, Paris, Gallimard, coll. Folio plus N°10, 1996, p. 114

⁵ Camus A., *Théâtre-Récits et Nouvelles*, Paris, Editions Gallimard, Coll. Bibliothèque de la Pléiade, tome I, p.1928. Il s'agit de la préface à l'édition américaine datée du 8 janvier 1955.

⁶ Pingaud B., *L'Étranger d'Albert Camus*, Editions Gallimard, coll. Foliothèque, 1992, p. 17

⁷ *La part obscure de L'Étranger*, sur Le Monde, (19/04/2020) :

https://www.lemonde.fr/archives/article/1992/07/17/la-part-obscure-de-l-etranger_3901511_1819218.html

Editeur responsable : Spee Bernard / Belgique

Tous droits réservés. Sabam © SPEE avril 2020 Site <www.onehope.be>

Pour une autre part, le déficit d'une juste analyse réside dans le fait de ne pas avoir suffisamment démonté le système nihiliste de ce roman. Nous nous autorisons d'autant plus ce propos après notre lecture du texte de Nancy Huston intitulé *Professeurs de désespoir*. Elle écrit : « C'est le coeur battant que j'ai lu à l'âge de quinze ans, mes premiers livres nihilistes... *La Nausée*, en m'identifiant à Roquentin⁸ qui vomit les familles, **en m'identifiant à Meursault que la mort de sa mère laisse de glace. Et je me suis dit que oui, ce devait être ça, la liberté. Ce devait être ça, la vraie vie humaine. À bas les liens...**⁹ Dès que cela devint matériellement possible (à dix-sept ans), je m'éloignai de ma famille. Plus tard, les ruptures amoureuses eurent presque toujours lieu à mon initiative : c'est moi qui m'en allais. J'étais légère. »¹⁰ En résumé, nous pourrions dire que *L'Étranger* est une énigme nihiliste. Voilà le problème que nous nous proposons de résoudre.

Un déficit d'analyse dans les lectures¹¹ de *L'Étranger* ? Une autre approche ?

Nous déplorons l'absence d'une analyse systémique¹² de ce roman emblématique. Ce regret peut apparaître bien prétentieux au regard des milliers de pages qui lui sont consacrées. L'absence d'une lecture systémique pourrait renvoyer à une sorte d'aveuglement collectif dû, pour une part, à la présence de l'oeuvre monumentale de Jean-Paul Sartre à l'ombre de laquelle s'est construite l'oeuvre de Camus, mais l'aveuglement est aussi dû, pour une autre part, à la progression d'une déculturation religieuse qui ne permet plus au lecteur ordinaire, par exemple, de comprendre l'enracinement d'une critique post-nietzschéenne à l'endroit de la tradition chrétienne.

Face à cette « déculturation », le point de vue le plus courant qui prédomine sur l'ouvrage de Camus est celui de **Sartre qui « l'envisage comme la mise en oeuvre fictionnelle de la philosophie de l'absurde développée par Camus dans *Le mythe de Sisyphe*. »**¹³ Ce point de vue est bien en accord avec l'intention initiale de Camus quand il propose aux Editions Gallimard la publication simultanée de ses trois ouvrages *L'Étranger*, *Le Mythe de Sisyphe* et *Caligula*. Dans un premier temps, Gallimard ne retiendra que la publication du roman.

Fort de ce constat, nous proposons de débiter notre analyse en montrant l'absurde comme un concept central de *L'Étranger* même si de nombreux commentateurs mettent en garde contre la tentation de « réduire ce roman à l'illustration d'une philosophie quelle qu'elle soit. »¹⁴ La suite de notre analyse démontrera le bien-fondé de cette mise en garde.

⁸ Étymologie possible pour le héros de Sartre : "Roc en teint" ou "la pierre en arrière-fond".

⁹ C'est nous qui soulignons. Sur l'importance du lien, nous renvoyons à notre essai *Un, deux, trois ou L'émergence du sens*.

¹⁰ Huston N., *Professeurs de désespoir*, Paris, Editions Actes Sud, Coll. Babel n°715, 2004, p. 44.

¹¹ Sigaud M., *Pour une esthétique de la réception de L'Étranger d'Albert Camus*, 2019, Ulg, Ce travail de Master présente une belle approche d'un certain nombre de lectures possibles.

¹² Spee B., (décembre 2008), *L'Idole de Georges Rodenbach ou L'anorexie comme trouble de l'idéal ? Une application « Du « Comment lire ? » de T. Todorov*, Petites Etudes Littéraires N°1, 25 pages. Texte inédit publié sur le site www.onehope.be

¹³ Malrieu J., Dossier pédagogique, in Camus A., *L'Étranger*, Paris, Gallimard, coll. Folio plus N°10, 1942, 1996. p. 137 Citons Sartre : *L'Étranger* "est construit de manière à fournir une illustration concertée des théories soutenues dans *Le Mythe de Sisyphe*." in *Situations I*, p.99.

¹⁴ Idem, Dossier pédagogique, p.170.

L'absurde dans *L'Étranger* ou quand tout est égal

Dans les dernières pages du roman, le héros Meursault a cette phrase : « Mais tout le monde sait que la vie ne vaut pas la peine d'être vécue. »¹⁵ La vie n'aurait donc pas de sens, elle serait absurde, car elle ne nous relie à rien de valable, aucune transcendance même matérialiste comme le souci des générations futures...

Le héros s'en explique : « **Dans le fond, je n'ignorais pas que mourir à trente ans ou à soixante-dix ans importe peu** puisque naturellement, dans les deux cas, d'autres hommes et d'autres femmes vivront, et cela pendant des milliers d'années. Rien n'était plus clair, en somme. C'était toujours moi qui mourrais, que ce soit maintenant ou dans vingt ans. À ce moment, ce qui me gênait un peu dans mon raisonnement, c'était ce bond terrible que je sentais en moi à la pensée de vingt ans de vie à venir. Mais je n'avais qu'à l'étouffer en imaginant ce que seraient mes pensées dans vingt ans quand il me faudrait quand même en venir là. **Du moment qu'on meurt, comment et quand, cela n'importe pas,** c'était évident. »¹⁶

Dans ce qui nous est présenté comme un raisonnement, Meursault met en avant une équivalence temporelle qui nie le mouvement même de la vie : mourir à 20 ans ou mourir à 70 ans, c'est la même chose. Or, c'est l'écart temporel qui fait la dynamique de la vie : le petit est invité à devenir grand ; le plus âgé est invité à faire grandir le plus petit¹⁷. Dans le propos de Meursault, cette logique intergénérationnelle est récusée par un « C'était toujours moi qui mourrais, que ce soit maintenant ou dans vingt ans. » Le lien générationnel n'est pas mis en avant.

Avec ce raisonnement à propos de son indifférence à la mort et donc à la vie, le héros nous confirme l'immense détachement qu'il a dès le départ : rien n'a d'importance pour lui, tout lui semble égal.

De fait, ce « **tout lui semble égal** » s'annonce très tôt dans le roman, en particulier dans les premières scènes de violence qui nous sont rapportées et qui préparent le moment du basculement dans le crime de l'Arabe.

Les premières scènes de violence sont celles des deux voisins de palier. Pour chacun d'eux, Meursault montre une indifférence qui pourrait passer pour un respect de la vie privée. Dans le premier cas, il s'agit du vieux Salamano qui insulte et bat son chien depuis huit ans. Dans le second cas, il est question de Raymond Sintès qui se présente comme un bagarreur. Meursault a cette réflexion : « Je n'ai rien dit et il m'a demandé encore si je voulais être son copain. **J'ai dit que ça m'était égal** [...]. » (p. 33) Puis Raymond lui raconte qu'il s'est battu avec le frère de sa maîtresse et qu'il lui arrive de la battre : « Auparavant, il ne la battait pas. "Je la tapais, mais tendrement pour ainsi dire. Elle criait un peu. »¹⁸ Alors que la violence conjugale monte en puissance sous prétexte de tromperie, Meursault accepte de disculper son voisin proxénète par la rédaction d'une lettre. Il conclut son geste par un « Cela m'était égal d'être son copain et il avait vraiment l'air d'en avoir envie. » (p. 36). Ce mot, « égal », va revenir à plus d'un endroit, marquant une absence d'empathie en même temps qu'un souci de ne pas juger, de ne pas avoir une échelle de valeurs qui l'obligerait à reconnaître le bien-fondé d'un état de droit et l'opportune intervention de ses agents (policier ou juge).

¹⁵ Camus A., *L'Étranger*, Paris, Gallimard, coll. Folio plus N°10, 1996, p. 114.

¹⁶ Ibidem, p.114.

¹⁷ Spee B., *La place du Christianisme dans l'imaginaire occidental ou Le Christ invisible*, Editions Onehope, Coll. Les Cahiers N°5, octobre 2019, 24 pages.

¹⁸ Camus A., *L'Étranger*, Paris, Gallimard, coll. Folio plus N°10, 1996, p.34

Editeur responsable : Spee Bernard / Belgique

Tous droits réservés. Sabam © SPEE avril 2020 Site <www.onehope.be>

Petites Etudes Littéraires

Cette attitude se confirme dans la scène où Marie Cardona, la compagne de Meursault, assiste à un règlement de compte conjugal. Raymond, le proxénète français, bat sa maîtresse mauresque¹⁹ au point d'ameuter tout l'immeuble et de terrifier Marie. Elle demandera à Meursault d'intervenir, d'avertir la police mais il lui répondra qu'« il n'aime pas les agents. » (p. 41) Nous avons ici une précieuse indication sur l'état d'esprit du héros. Que cette femme battue soit menacée d'être tuée, peu lui importe. Sa détestation de l'autorité l'emporte sur toute autre considération...

Quelques pages plus loin, le narrateur nous explique l'attitude de Meursault : en fait, tout lui est égal ou tout lui est indifférent. Ainsi nous apprenons qu'entre travailler à Paris ou rester à Alger, il ne voit pas de différence « J'ai dit que oui mais dans le fond cela m'était égal. » (p. 46). De même, il ne voit pas de différence entre épouser Marie ou pas, et il nous rapporte son propos : « J'ai dit que cela m'était égal et que nous pourrions le faire si elle le voulait. » (p. 46)

En l'espace d'une dizaine de pages, nous trouvons quatre fois l'expression « cela m'était égal » : c'est chaque fois devant une sollicitation en vue de défendre ou de promouvoir un lien social. Ce lien social, Meursault n'en a cure, il s'en moque littéralement.

Au final, que ce soient la violence faite à un animal, la violence faite à un homme ou à une femme, une promotion au travail et un engagement sentimental, tout ça le laisse froid, indifférent; ça lui est égal.

Un arrière-fond familial ?

Cette indifférence n'est pas sans conséquence. Elle donne plus de relief à son attitude détachée face au décès de sa mère. C'est elle aussi qui donnera à la Justice - même si elle est caricaturée - une bonne raison de souligner une sorte d'insensibilité originelle comme annonciatrice de son geste criminel. Et Meursault de s'étonner encore du propos du juge au cours du procès: « Il a rappelé mon insensibilité, l'ignorance où j'étais de l'âge de maman [...] . » (p. 100)

Il est bienvenu ici de rappeler le poids de la première phrase du roman « **Aujourd'hui, maman est morte.** » Rabaté fait remarquer que « Meursault ne commence à parler que lorsqu'il est confronté au deuil, à l'expérience (fondamentale pour tout sujet) de sa solitude, de la rupture avec le premier lien amoureux qu'incarne toute mère. »²⁰ De fait, cette formulation d'une intimité douloureuse est par principe interpellante pour tout être humain sauf qu'ici, il manque l'adjectif possessif « ma ».

Par rapport à d'autres formulations comme : « *Aujourd'hui, ma maman est morte.* »;

« *Aujourd'hui, ma mère est morte.* »;

« *Aujourd'hui, Mère est morte.* »

On observe que la formulation de Meursault est la plus neutre émotionnellement. Paradoxalement, on pourrait dire que le recours à l'adjectif « possessif » aurait rendu la mère comme un objet personnel²¹ comme à côté de lui. Le seul mot « maman » a un caractère générique, tout à fait commun, et donc indifférencié de sa personne. Par conséquent, dire «

¹⁹ Le terme "algérienne" n'est pas employé. La raison est probablement l'idée qu'à l'époque (1942), l'Algérie est perçue dans l'opinion comme française.

²⁰ Rabaté D., *L'économie de la mort dans L'Étranger*, p.102. in Collectif, *L'Étranger cinquante ans après*, La Revue des Lettres Modernes, Garnier Classiques, 1995, 215 pages.

²¹ En écho, nous citons le propos psychanalytique de Marie Jejcic : *L'Étranger* "ne peut être en deuil de sa mère, car, pour constituer l'objet, il lui faut avoir été extrait de la chose. Si aucun interdit n'est venu constituer la mère comme objet, le sujet ne peut qu'y rester confondu." In Jejcic M., *De L'Étranger à l'Absurde*, Editions Eres "Essaim" 1 N° 24, p.104.

maman est morte », c'est à la limite un cri de libération par rapport à l'idée générale de « maman » ce qui ne peut qu'être une agression pour le lecteur normal. La deuxième phrase de l'incipit vient confirmer cette distanciation « **Ou peut-être hier, je ne sais pas.** » Ce détachement sur la datation du décès est la marque d'un jeu, d'un balancement affectif qui habilement place le jugement du lecteur dans une interrogation inquiète.

Cette interrogation inquiète trouvera son apogée dans la colère finale de Meursault : **ce n'est pas rien de relever que si l'histoire de Meursault commence avec l'annonce du décès de sa mère, elle se clôt avec une révolte à propos de l'usage du mot « père ».**

L'usage du mot « père » est le motif de la colère finale de Meursault face à l'aumônier : « **Il a essayé de changer de sujet en me demandant pourquoi je l'appelais « monsieur » et non pas « mon père ». Cela m'a énervé et je lui ai répondu qu'il n'était pas mon père : il était avec les autres.** » (p. 119) Cette colère confortera chez Meursault un violent rejet de tout un système étatique; elle se conclut par une ultime proclamation :

« Du fond de mon avenir, **durant toute cette vie absurde** que j'avais menée, un souffle obscur remontait vers moi à travers des années qui n'étaient pas encore venues et **ce souffle égalisait sur son passage tout ce qu'on me proposait** alors dans les années pas plus réelles que je vivais. **Que m'importaient la mort des autres, l'amour d'une mère, que m'importaient son Dieu, les vies qu'on choisit, les destins qu'on élit [...].** » (p. 120)

Une fois encore, nous retrouvons l'emploi du mot « égal » ou l'expression «**Que m'importaient [...] » pour dénier tout appel²² ou tout lien à une figure d'attachement.** Meursault va employer pour finir un oxymore « tendre indifférence » pour qualifier sa « relation », ou plutôt sa non-relation au monde en déclarant : « [...] je m'ouvrais à la tendre indifférence du monde » et d'ajouter comme ultime affirmation à propos du monde: « de l'éprouver si pareil à moi, si fraternel enfin, j'ai senti que j'avais été heureux. » (p. 122) L'emploi du terme « heureux » a tout pour nous indiquer que cette absence de lien est bien une situation recherchée, assumée par le héros.

Au final, Meursault ne serait ni plus ni moins que le monde, il est comme est le monde : il n'y a pas d'appel entre eux, rien ne les élit à être ensemble. Si fraternité ou tendresse il y a, c'est celle de deux solitudes qui ont en commun la non-communication.

Avec l'expression de cette suite d'équivalences généralisées, ce qui s'impose est le portrait d'un individu qui récuse toute figure d'attachement comme celle d'une mère ou celle d'un père²³, et qui cherche à minimiser toute relation affective ou sociale au monde.

En conclusion, il apparaît évident que **l'absurde résulte de l'absence authentique et avérée de liens ou même d'un rappel de liens entre soi et l'autre qu'il soit humain ou animal ou qu'il soit le monde.**

À la limite, c'est l'absurde qui récuse toute possibilité d'interprétation. C'est ce qu'indique Bessière quand il note que « *L'Étranger* ne présente aucune situation herméneutique - cette *situation* qui supposerait et qui se définirait par le fait que les personnages reconnaissent qu'ils reçoivent les signes d'une puissance qui se donne à reconnaître d'eux par le signe même qu'elle envoie. »²⁴

²² Bernard Pingaud a cette remarque en page 54 à propos du héros de Camus : "C'est effectivement un homme qui vit "sans appel", qui refuse d'avoir des "préférences" et de se fixer "un but".

²³ Meursault ne dit mot de la manière dont son père est mort : honteusement ? héroïquement ? accidentellement ? Il n'y a pas de représentation de sa mort chez le héros : son père n'existe pas en dehors du souvenir de sa présence à une exécution capitale. De ce fait, on pourrait comprendre l'accusation de parricide.

²⁴ Bessière J., *L'énigme de L'Étranger*, p.49-50. in Collectif, *L'Étranger cinquante ans après*,

Editeur responsable : Spee Bernard / Belgique

Tous droits réservés. Sabam © SPEE avril 2020 Site <www.onehope.be>

Ce fait divers qui vient tout valider ?

De nombreuses analyses ont relevé le bref récit d'un fait divers que Meursault avoue avoir lu des milliers de fois : c'est dire son importance. Soulignons par ailleurs que dans le cadre d'une analyse systémique, une interprétation devient plus crédible quand elle intègre une étrangeté.

Rappelons le passage du fait divers (p. 80) :

« Il relatait un fait divers dont le début manquait, mais qui avait dû se passer en Tchécoslovaquie. Un homme était parti d'un village tchèque pour faire fortune. Au bout de vingt-cinq ans, riche, il était revenu avec une femme et un enfant. Sa mère tenait un hôtel avec sa sœur dans son village natal. Pour les surprendre, il avait laissé sa femme et son enfant dans un autre établissement, était allé chez sa mère qui ne l'avait pas reconnu quand il était entré. Par plaisanterie, il avait eu l'idée de prendre une chambre. Il avait montré son argent. Dans la nuit, sa mère et sa sœur l'avaient assassiné à coups de marteau pour le voler et avaient jeté son corps dans la rivière. Le matin, la femme était venue, avait révélé sans le savoir l'identité du voyageur. La mère s'était pendue. La sœur s'était jetée dans un puits. J'ai dû lire cette histoire des milliers de fois. D'un côté, elle était invraisemblable. D'un autre, elle était naturelle. De toute façon, je trouvais que le voyageur l'avait un peu mérité et qu'il ne faut jamais jouer. »

Ce qui caractérise le comportement du voyageur, c'est de jouer à taire et à oblitérer ses liens familiaux (une épouse, un enfant, sa mère et sa soeur) pour mieux mettre en évidence sa fortune, sa réussite face à une mère et une soeur qu'il avait laissées seules. Il fait tout pour susciter l'envie...

Or, c'est précisément ce que démontre le fait divers : il y a moins d'humanité dans le chef des humains quand ils cachent leurs liens familiaux qui les lient à leurs proches ; les instincts primaires des individus ont alors moins de freins à s'exprimer : le meurtre est plus facile à l'égard des inconnus...

Face à l'évocation de ce fait divers, le comble est la duplicité ou l'hypocrisie du héros : fasciné, Meursault porte un jugement selon lequel: « Il ne faut pas jouer ». Or, ce que Meursault a de commun avec le personnage, c'est précisément de dévaloriser toute relation familiale ou affective, toute figure d'attachement comme nous l'avons déjà indiqué. Le problème est que nous ne voyons pas clairement pourquoi Meursault joue à ce jeu de cache-cache : il n'a pas une fortune à mettre en évidence, il est un employé modeste sans le sou...

De plus face à la justice, le silence à propos de la disparition de son père pourrait expliquer son attitude ambiguë vis-à-vis de sa mère, il omet d'invoquer une circonstance atténuante lors de son procès. Meursault met donc tout en place comme s'il cherchait la mort.

Il en vient même à dire à son avocat que c'est assez commun de souhaiter la mort de ceux qu'on aime : « **Sans doute, j'aimais maman, mais cela ne voulait rien dire. Tous les êtres sains avaient plus ou moins souhaité la mort de ceux qu'ils aimaient.** » (p. 67) Aussi, la mort de la mère du héros pourrait bien être une libération, celle d'une pesanteur d'existence...

En fait, on observe que Meursault est toujours dans un balancement, une ambiguïté affective avec laquelle il joue. Mais dans quel but ?

Camus, avocat de Meursault ?

Dans sa préface à l'édition américaine, Camus affirme que son héros ne joue pas : **il est « un homme qui, sans aucune attitude héroïque, accepte de mourir pour la vérité. »**²⁵ Mais quelle vérité ? Camus ajoute : « **Il dit ce qu'il est, il refuse de masquer ses sentiments et aussitôt la société se sent menacée.** » Mais quels sentiments ? Ceux de la proposition ci-dessus : « **Tous les êtres sains avaient plus ou moins souhaité la mort de ceux qu'ils aimaient** », proposition que son avocat lui demande de taire : « il m'a fait promettre de ne pas dire cela à l'audience, ni chez le magistrat instructeur. » (p. 67) ? Est-ce ce jeu social que Meursault ne veut pas jouer, mais dénoncer en ajoutant qu'il n'a pas de regret d'avoir tué, mais juste « un certain ennui. » (p. 71) ?

Il apparaît que Meursault veut se faire passer pour une victime, un martyr d'une vérité que la vie en société refoule plus ou moins consciemment, et ce, avec raison. Cette vérité refoulée serait que « toute conscience désire la mort de l'autre. » Ce genre de vérité a été énoncé par Hegel et est aujourd'hui un lieu commun de la logique de l'inconscient freudien. Camus veut-il faire endosser à son héros le poids de vérités dont le refoulement est un fondement de la vie en société ? Un tel jeu ouvrirait la voie à un individualisme-roi, voire à un héroïsme existentialiste²⁶.

À la limite, il semble bien que Meursault cherche et désire plus ou moins inconsciemment à être dans la position d'un marginal, d'un condamné à mort. Pourquoi Meursault joue-t-il avec sa vie ? Est-ce pour dénoncer au-delà des refoulements sociaux bien connus la superstructure religieuse qui vient la légitimer, la couvrir ? Il a quand même tué un homme - nous dit le texte - vérité que le narrateur veut nous faire oublier pour monter en épingle le fait qu'il ne pleure pas à l'enterrement de sa mère...

La performance romanesque et stylistique de Camus est celle de nous imposer cette mise en scène où il y a plus que la disqualification du cadre étatique et de la superstructure religieuse. Pour démonter cette mise en scène, il nous faut mieux comprendre le mécanisme du meurtre.

Du désir d'être un condamné à mort ? ou L'attitude de Meursault face au meurtre

S'est produit le meurtre de l'Arabe²⁷, d'un homme ! Ce meurtre est presque concomitant à sa sortie au cinéma et au début de son amourette avec Marie, et suit donc de peu l'enterrement de sa mère !

En fait, la minimisation du meurtre intervient très tôt, et ce, par le biais de l'appui de Meursault au souteneur Raymond qui bat sa maîtresse arabe sous prétexte qu'elle lui avait manqué²⁸. Le narrateur signalera à peine le désir du frère de la Mauresque de la défendre et de venger l'honneur perdu de sa soeur.

Meursault ne veut rien savoir du lien familial frère-soeur : en relevant sans plus que la femme est une Mauresque, Meursault semble nous indiquer qu'il s'agit d'un code d'honneur d'un autre âge, la femme devant être libre de toute contrainte sociale comme Marie Cardona. Cette

²⁵ Préface à l'édition américaine, 1955, cité par Pingaud B., *L'Étranger d'Albert Camus*, Paris, Editions Gallimard, coll. Foliothèque, 1992, p.194.

²⁶ Sloterdijk P., *Après nous le déluge, Les Temps modernes comme expérience antigénéalogique*, Paris, Editions Payot et Rivages, Coll. Petite Biblio Essais N°1079, (2016), 2018, p.54.

²⁷ L'emploi d'une majuscule ne peut que majorer le meurtre à venir.

²⁸ Entendez qu'elle n'aurait pas été "comme il faudrait".

indifférence par rapport à l'Arabe et à la Mauresque vient compléter la détestation que Meursault a bien pour tous les liens familiaux. En termes psychanalytiques, Marie Jejeic note : « Meursault ne tue pas l'Arabe, mais se dégage de la toute-puissance du soleil. L'Altérité radicale de la majuscule décale l'Arabe de la différence imaginaire, et l'élève à la hauteur d'une altérité structurale. » Ce propos nous confirme que nous sommes bien dans la contestation d'une structure familiale, chose que nous préciserons plus loin.

De plus on observera que même dans l'exercice de la violence inhérente et souvent nécessaire à la qualification d'un héros, Meursault ne se positionne pas de façon classique. Lors de son « duel » avec l'Arabe, il n'est pas dans un jeu égal ou dans une infériorité qui le grandirait en cas de victoire : il a un revolver, l'Arabe un couteau... Meursault n'a en rien un comportement héroïque.

Ce qui est le plus intrigant, c'est l'argument ridicule que Meursault avance pour justifier son acte : il accuse le soleil. « J'ai dit rapidement, en mêlant un peu les mots et en me rendant compte de mon ridicule, que c'était à cause du soleil. » (p. 103)

C'est ce même soleil qui l'avait rendu amorphe, sans aucune empathie lors de l'enterrement de sa mère : « C'était ce même soleil que le jour où j'avais enterré maman et comme alors, le front surtout me faisait mal [...]. » (p.61)

Ce soleil brûlant, sa mère ne l'aimait pas : « Je comprenais maman. **Le soir, dans ce pays, devait être comme une trêve mélancolique.** » (p. 20) **Soulignons que le mot « trêve »** évoque la fin d'une guerre : les termes de cette guerre ne peuvent être que le soleil et la vie. Il n'est donc pas surprenant de retrouver cette **expression « trêve mélancolique »** dans la dernière page du récit : « Pour la première fois, depuis bien longtemps, j'ai pensé à maman. Il m'a semblé que je comprenais pourquoi à la fin d'une vie elle avait pris un « fiancé », pourquoi elle avait joué à recommencer. Là-bas, là-bas aussi, autour de cet asile où des vies s'éteignaient, **le soir était comme une trêve mélancolique.** » (p. 121)

À la veille de son exécution - oh ! surprise ! -, on trouve ici un fils plein de compassion pour sa mère et pour son choix d'un « fiancé » appelé comme par hasard Pérez Thomas. **Voilà le visage d'un fils qui accepte que sa mère se mette à l'abri du soleil.** Cependant, il ne se départit pas d'une qualification négative « elle a joué à recommencer ». Le terme « jeu » se porte sur l'engagement dans une relation affective comme si l'affection - une fois encore - ne pouvait qu'être mauvaise, mensongère, voire pleine de duplicité. **On voit bien que la reprise de l'expression « trêve mélancolique » a un effet contrastant par rapport à la brûlure du soleil et cette expression va amener un terme affectif surprenant et ironique pour qualifier son rapport au monde : c'est le mot « fraternel ». La seule fraternité possible est celle d'une fusion mortelle avec la terre :** « De l'éprouver si pareil à moi, si fraternel enfin, j'ai senti que j'avais été heureux et que je l'étais encore. » (p. 122) La mise à mort de Meursault semble le réconcilier avec sa mère morte, peut-être dans une obéissance au père...

Maintenant il nous faut revenir à ce soleil, instigateur du crime, ce soleil de mort...

Par opposition à l'expression « trêve mélancolique », la réponse « c'était à cause du soleil » permet de postuler que cette référence au soleil a une dimension symbolique, celle qu'on retrouvera par exemple dans la fameuse phrase de *La Chute* : « C'est sous le soleil de la mort que naissent les empires et les églises. »²⁹ On pourrait dire que Camus fait naître son héros sous le soleil de la mort...

Mais son destin était déjà inscrit dans son nom : *Que meurt le soleil !*

²⁹ Camus A., *La Chute*, Paris, Edition Gallimard, coll. Folio, 1956, p. 133.

La surdétermination du soleil ?

La possible surdétermination du soleil et de sa chaleur en fait une figure d'autorité³⁰ menaçante³¹. Une figure étouffante ? Une figure mortifère³² ? Le passage le plus évident qui autorise cette association est celui de sa deuxième entrevue avec le juge : « Il était deux heures de l'après-midi et cette fois, son bureau était plein d'une lumière à peine tamisée par un rideau de voile. Il faisait très chaud. » (p. 68) Un plus loin : Mais à travers la table, il avançait déjà le Christ sous mes yeux et s'écriait d'une façon déraisonnable : « Moi, je suis chrétien. [...] La chaleur se faisait de plus en plus grande. » (p.70) Deux pages plus loin, nous avons la fameuse mention du juge qui lui dit d'un air cordial : « C'est fini pour aujourd'hui, monsieur l'Antéchrist. » (p. 72)

Il faut comprendre cet enchaînement entre le soleil brûlant, le juge et la figure de l'Antéchrist. Il apparaît assez évident que le soleil est une puissance mortifère. Il est associé au revolver « Quand Raymond m'a donné son revolver, le soleil a glissé dessus. » (p.59) et puis il éclaire le couteau de l'Arabe : « La lumière a giclé sur l'acier [...] » (p. 61), et enfin, il y aura l'interrogatoire où cette lumière du soleil provoque une grande chaleur pour se conclure par cette qualification d'Antéchrist, figure maléfique qui est attachée à la fin des temps. Meursault se retrouve projeté dans la lumière du Jugement dernier, celui de la fin de l'Histoire !

Entre fils du Ciel et fils de son père ?

Arrêtons-nous un instant sur ce renvoi indirect à la figure christique que Pingaud ne souligne que comme un simple paradoxe³³ qu'aurait aimé Kierkegaard.

Dans la tradition chrétienne, la figure de l'Antéchrist est attribuable à toute personne qui nie que « Jésus est Christ », « qui nie sa venue ». Or Meursault dit bien ne pas avoir la foi (p.70) et il n'avoue pas qu'il a commis une faute en ôtant une vie.

En fait, il est prêt à mourir pour dénoncer une structure étatique où se confondent justice et religion avec ces sbires qui prétendent au titre de « père »... Pour Meursault, il n'y a pas de père au ciel, il n'y a même pas l'icône d'un père mort, mais vaguement, un père de substitution Pérez Thomas... A cette protestation s'ajoute la volonté de proclamer des vérités comme celle que tout un chacun a des désirs de mort pour ceux qu'il aime... Meursault voudrait-il être un nouveau sauveur de l'humanité ? Un nouveau christ ?

S'il ne meurt pas pour un père du ciel, il n'en reste pas moins qu'il a eu un père terrestre. Il sait que ce père qu'il n'a jamais connu a été révolté à la vue d'une exécution capitale :

« Je me suis souvenu dans ces moments d'une histoire que maman me racontait à propos de mon père. Je ne l'avais pas connu. Tout ce que je connaissais de précis sur cet homme; c'était

³⁰ Que le soleil soit un symbole du père, nous en trouvons très tôt dans la tradition juive l'indication dans un texte biblique fameux, celui du rêve de Joseph : " Voici, dit-il, j'ai eu encore un songe : le soleil, la lune et onze étoiles se prosternaient devant moi."

³¹ Un autre écho littéraire comme preuve de la surdétermination du soleil dans l'imaginaire de Camus mais ici comme figure d'une réconciliation finale se trouve dans sa lettre n° 45, en page 88 de la *Correspondance 1944-1959* entre Camus et Maria Casarès . On peut y lire une citation du poème « L'Éternité » dans le recueil *Une Saison en enfer* d'Arthur Rimbaud : « L'Éternité/ C'est la mer mêlée/ Au soleil ».

³² Bernard Pingaud indique ceci : "Ce soleil mortifère, nous le retrouvons trois fois dans *L'Étranger* : lors de l'enterrement de la mère, lors du meurtre de l'Arabe et lors du procès." p.31

³³ Pingaud, p.111.

peut-être ce que m'en disait maman : il était allé voir exécuter un assassin. Il était malade à l'idée d'y aller. Il l'avait fait cependant et au retour il avait vomi une partie de la matinée. Mon père me dégoûtait un peu alors. Maintenant je comprenais, c'était si naturel. » (p. 110-121)

Ce que nous apprenons, c'est que ce père bouleversé lors d'une exécution capitale le serait probablement aussi par celle de son fils.

Bref, par son crime, Meursault monte à l'échafaud. Il peut rêver : il rejoint la mère et il aura la présence de ce père qu'il n'a pas connu et cette présence sera l'assurance d'une marque d'affection, un signe d'attention de la part du fantôme paternel. Alors on peut comprendre toute l'ambivalence et le balancement du héros vis-à-vis de toute affection³⁴ : la mort est égale à la vie, puisqu'elle lui apporte en écho un souvenir, celui de l'affection du père. **En somme, le héros est dominé par un fantôme du passé qui l'appelle et le rend coupable de vivre d'autant qu'il devrait se départir d'avoir sa mère trop près de lui, situation dans laquelle il doit se garder de marquer trop d'affection, sous peine de devenir un fils incestueux face à la disparition de son père...**

Une approche psychanalytique³⁵ : un héros sans figure d'attachement ?

On ne peut s'empêcher de lire un texte de façon systémique sans recourir à tous les bagages théoriques ou grilles de lecture que l'on peut avoir rencontrés. La lecture de *L'étranger* nous a ramené aux descriptions du désert affectif dans lequel se trouve l'individu carencé. C'est le concept d'attachement qui nous est revenu en mémoire, concept issu de la lecture de **l'ouvrage de Michel Lemay intitulé *J'ai mal à ma mère***. Michel Lemay y développe le profil et la périlleuse évolution de l'enfant carencé : privé de figures d'attachements stables (maternels et paternels), ce jeune dans son évolution est poursuivi par une impossibilité de parier sur une continuité des marques affectives positives dont il pourrait faire l'objet³⁶. S'il aime, ce sera brièvement. Citons Lemay : « L'hypothèse souvent émise que l'équilibre et peut-être la survie psychique d'un être humain dépendent d'une image initiale à laquelle il puisse se rattacher se confirme donc bien. Pour se construire, l'enfant privé de sa mère élabore un objet idéal qui devient la seule personne sur laquelle puissent se projeter ses désirs d'affection. Tout autre parent réel entre en rivalité avec l'image mythique et constitue un danger d'autant plus sérieux qu'il éveille des sentiments positifs. On ne peut échapper à la trahison qu'en brisant la relation pourtant si profondément désirée. Lorsqu'un tel processus apparaît chez un sujet, la seule issue thérapeutique pour arrêter les mécanismes répétitifs de rupture me semble d'amener l'enfant ou l'adolescent à la confrontation avec son manque initial. »

Par cette référence, ce que nous voulons souligner, c'est combien toute l'habileté de Camus pour toucher le lecteur avec son incipit est en porte-à-faux avec le comportement d'un individu capable d'aimer. Les études psychologiques de Michel Lemay et de Boris Cyrulnik

³⁴ Il y aurait deux sortes de pères, un bon et un mauvais : un bon, mort, malade lors d'une exécution capitale, et un mauvais à l'image du juge et de l'aumônier qui le condamne pour insensibilité, matricide et parricide.

³⁵ Nous avons trouvé que l'écho des analyses psychanalytiques proposées par Pingaud dans son essai échoue à rendre compte des subtilités du roman de Camus : cadre caricatural, schémas d'école à l'exception d'une observation ou l'autre comme celle à propos de Salamano, etc. Cependant, Pingaud souligne que " Je voudrais bien qu'on m'explique, si on ne va pas chercher une explication psychanalytique, pourquoi est-ce qu'il fait dire à l'avocat général : d'ailleurs demain, nous allons juger un parricide." Propos dans : *Table ronde sur L'Étranger*, p. 204 in *L'Étranger cinquante ans après*,

³⁶ Lemay M., "J'ai mal à ma mère", *Approche thérapeutique du carencé relationnel* Paris, Editions Fleurus, Coll. psychopédagogie, 1979, réédition 1993, p. 50-51

Editeur responsable : Spee Bernard / Belgique

Tous droits réservés. Sabam © SPEE avril 2020 Site <www.onehope.be>

nous apprennent combien l'enfant est très tôt sécurisé dès la naissance par la voix de sa mère dont le rythme lui parvient déjà dans le ventre, et par la suite, par sa nomination auprès des parents devant le miroir : les parents sont dans un rôle d'appel³⁷ à être. Un authentique appel à être ne peut que venir invalider le principe de « la tendre indifférence du monde » que proclame Meursault. Dans un contexte normal, très tôt, quelqu'un, d'abord la maman et puis, d'autres, des « tuteurs de résilience » comme dit Cyrulnik, veulent du bien à l'enfant. Si on est attentif, cette proclamation va jusqu'à se dire au travers des fictions culturelles ou religieuses comme celle du Père Noël³⁸. Mais pour Meursault, il n'y a pas de figures d'attachement acceptables : toutes s'équivalent, même celle de Marie. Si l'une ou l'autre devait s'imposer, elle serait une menace. En effet, si Marie aime Meursault, ce dernier lui indique bien que c'est un choix qui revient à elle seule, lui n'y est pour rien. C'est peut-être bien là l'attitude que Meursault attend des femmes : qu'elles se donnent sans demander plus ou quoi que ce soit... et qu'elles posent le moins de questions possible. Ainsi face à Marie qui lui demande depuis quand il est en deuil, Meursault répond : « "Depuis hier". Elle a eu un petit recul, mais ne m'a fait aucune remarque. » (p. 24)

Par le biais des multiples propos du héros, on peut en déduire que celui-ci n'a pas vécu dans un environnement sûr, et que par extension, il a projeté et renforcé ce refus d'attachement quand il a été confronté à toute une superstructure étatique, elle-même contaminée par une superstructure religieuse, celle du Christianisme et de sa Sainte Famille, celle du Christ, de sa mère Marie et de son divin père qui prétend offrir un attachement au-delà de la vie. C'est dans une telle perspective que nous avons le sens possible de la terrible phrase de Camus - telle une malédiction, comme un cri de vengeance - quand il dit que Meursault est « le seul christ que nous méritions. »³⁹ Un sauveur qui nous appelle à rien ? Meursault est quelqu'un qui veut mourir pour nous dire qu'il n'y a pas d'amour possible, et donc, qu'il est innocent celui qui tue l'individu attaché à des liens familiaux, car il empêche l'amour libre, libre de tous liens institutionnels, patriarcaux ou fraternels. Voilà - semble-t-il - le nouveau Christ que Camus nous propose ou encore « le seul que nous méritions ».

Ce propos a quelque chose d'effrayant, mais il pourrait avoir un envers positif pour peu qu'on comprenne la logique exacte du personnage. **Avec Meursault, Camus ferait un peu la preuve par l'absurde que seule une structure familiale classique a plus de chance de faire du lien, de construire un attachement au monde.** À défaut de ce lien originel, la proclamation de la « tendre indifférence du monde » à toute vie, et donc de son absurdité, est logique. Aussi dans un second temps, même si elle intervient comme un défi, la conquête d'un sens comme hiérarchisation de valeurs apparaît comme totalement relative, et ce, au seul profit d'un individualisme totalitaire, consommateur⁴⁰ et destructeur : tout se vaut, chacun fera ses choix...

Dans la suite de notre analyse, il est temps de tenter par une autre approche essentiellement onomastique de faire autrement la preuve du développement engagé jusqu'ici. Nous tenterons

³⁷ Rappelons la remarque de Pingaud : "C'est effectivement un homme qui vit "sans appel", qui refuse d'avoir des "préférences" et de se fixer "un but". p. 54.

³⁸ Nous renvoyons le lecteur à notre analyse du texte de Dolto intitulé "*Qu'est-ce qu'une chose vraie ?*" (Le père Noël) dans notre étude intitulée *Le Cahier N°4 Les limites symboliques de l'imaginaire occidental Introduction via F. Dolto* Editions Onehope, Coll. Les Cahiers, 2018, mise à jour mars 2020, 24 pages.

³⁹ Préface à l'édition américaine, 1955, cité par Roger Grenier, *Soleil et ombre, une biographie intellectuelle*, Gallimard, 1987, Folio, 1991, p. 106-107

⁴⁰ En écho, nous reprendrons le propos de Sartre dans son explication de *L'Étranger*: "Tout est permis, puisque Dieu n'est pas et qu'on meurt. Toutes les expériences sont équivalentes, il convient seulement d'en acquérir la plus grande quantité possible." in *Situations I, Explications de L'Étranger*, p. 96.

Editeur responsable : Spee Bernard / Belgique

Tous droits réservés. Sabam © SPEE avril 2020 Site <www.onehope.be>

Petites Etudes Littéraires

de démontrer que Camus en tant que créateur, père de ses personnages, nous offre par le choix des prénoms, des noms et des surnoms de ses personnages, à commencer par celui de Meursault, la clef de sa construction romanesque. Nous sommes convaincus que cette analyse onomastique peut nous apporter le catalyseur systémique pour résoudre l'énigme, et ce, parce que comme l'indique Marie Jejcic, « le désir ne peut se prendre qu'à la lettre »⁴¹.

Petit aperçu de six approches du nom Meursault

L'analyse onomastique a été ébauchée par bien d'autres analystes. Ainsi on peut découvrir que le nom Meursault renvoie à trois couples des mots : « mer-soleil », « meurt-soleil » ou encore à « meurt-sot »⁴². Voici quelques précisions à propos de l'origine de ces désignations que nous avons placées dans un ordre chronologique :

> « Comme son nom l'indique, Meursault est mort par le soleil (Meur-Sault) contrairement au héros de *La Mort heureuse*, Mersault ne trouve son bonheur que sur les rivages de la mer baignés de soleil » (Mer-sault). p.134⁴³

> « L'approche onomastique montrerait comment le nom même de Meursault inscrit les signifiants "mer" et "soleil", annonçant à la fois le cadre du roman et le destin tragique du personnage. »⁴⁴ (1998)

> « [...]Meursault est donc, comme l'indique la fin de son nom, "Sault", du côté du soleil [...] Pour épuiser le sujet de ce nom, un autre élément nourrit l'apparente neutralité du personnage : à la différence du Patrice Mersault de *La Mort heureuse*, qui lui est souvent comparé, Meursault n'a pas de prénom. On remarque au passage que "Mer" est devenue "Meur". C'est peut-être un moyen d'inscrire dans la logique du dit personnage le constat que, une fois le meurtre commis, Meursault se trouve privé de mer (de mère ?), privé de sa liberté, et tout entier livré à l'imminence de sa mort, en quoi il s'oppose à Mersault. La dimension symbolique du nom participe en tout état de cause au sentiment d'impersonnalité que dégage à première vue le personnage. »⁴⁵ (2009)

> « En effet, Mersault⁴⁶ n'avait pas été confronté au regard de l'autre et de la loi, dont son éloignement géographique le préservait, tandis que Meursault (dont le "u" ajouté à son nom le rapproche plus de "meurtrier") est clairement identifié, et tenu pour responsable de la mort de sa victime. »⁴⁷ (2009)

> « Meursault ne récite, ni ne discours: s'il meurt sot, comme son nom l'indique, c'est qu'il vit peut-être bêtement. Mais qu'on ne lui en tienne pas rigueur, car c'est la vie qui est bête. »⁴⁸ (2013)

> « L'importance du vin dans le roman est d'ailleurs indiquée par le patronyme du personnage, qui renvoie à un vin de Bourgogne, généralement blanc. En accordant de l'attention à ce détail, le lecteur peut saisir l'identité de Meursault en tant qu'homme au cœur pur (blanc), sa couleur s'opposant à celle

⁴¹ Jejcic M., *De l'étranger à l'Absurde*, Editions Eres "Essaim" 1 N° 24, p. 98.

⁴² Evrard F., *Albert Camus*, Paris, Editions Ellipses, coll. Thèmes et études, 1998, p. 28.

⁴³ Hassine Juliette, *Abraham B. Yehoshua et Albert Camus L'Exil et le Royaume*, Confluences hiver 1996-1997, p. 134

⁴⁴ Evrard F., *Albert Camus*, Editions Ellipses, Coll. Thèmes et études, 1998, p.28.

⁴⁵ On lira la rubrique "Meursault" de Séverine Gaspar , p. 552-553 in l'ouvrage collectif *Dictionnaire Albert Camus* sous la direction de Jeanyves Guérin, Editions Robert Laffont, coll. Bouquins, 2009, 975 pages.

⁴⁶ Notez au passage que Mersault a un prénom, Patrice, qu'on pourrait entendre comme "Pas triste", pas affecté par son crime.

⁴⁷ On lira la rubrique "Meurtre" de Pierre Grouix , p.555 in l'ouvrage collectif *Dictionnaire Albert Camus* sous la direction de Jean-Yves Guérin, Editions Robert Laffont, coll. Bouquins, 2009, 975 pages.

⁴⁸ Nunez L., *Notre ami l'étranger*, in Collectif, *Albert Camus*, Editions Le Magazine littéraire, coll. Nouveaux regards, Paris, 2013, p.106.

Petites Etudes Littéraires

des Arabes (arborant un teint foncé), ainsi que la portée de la consommation de vin sur son destin. »⁴⁹
(2019)

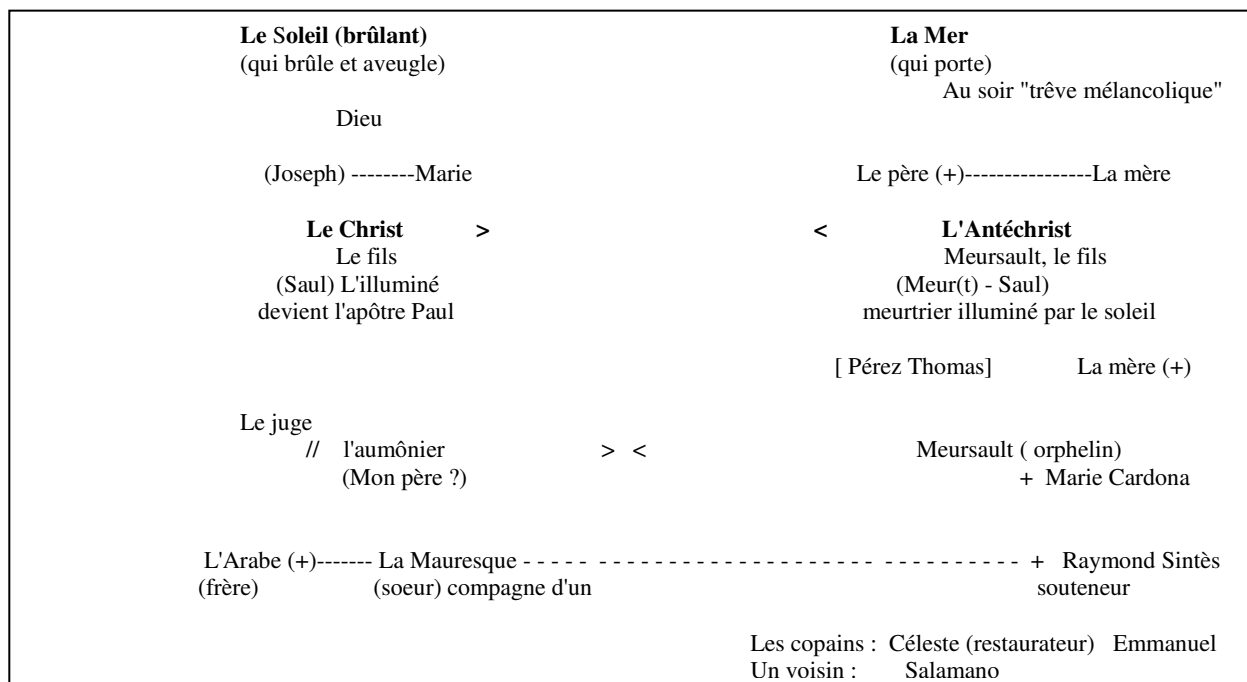
Cinq de ces six approches onomastiques centrées sur le nom Meursault convergent un peu. Elles mêlent *grosso modo* trois thématiques, celles de la mer, du soleil et de la mort ou du meurtre, elles bégaient quelque chose, mais ne permettent pas de résoudre l'énigme. Ces trois thématiques amorcent une sorte de danse macabre : il y a une impossible entente ou partage comme si l'eau et la lumière, facteurs de vie, mais portées à un degré extrême d'intensité, devenaient facteurs de mort... Nous faisons le pari que l'étude du système onomastique pourra nous permettre de résoudre l'énigme.

Validation par l'onomastique

Notre analyse onomastique sera d'abord interne : elle étudiera les noms, les prénoms et les surnoms en partant de l'étymologie et de possibles jeux de mots pour ensuite les confronter aux actions et aux relations que les personnages ont entre eux.

Notre analyse sera aussi externe et donc systémique dans la mesure où nous renverrons à des références religieuses, des événements historiques, culturels et à quelques éléments biographiques.

Commençons par **un schéma hiérarchique**⁵⁰ général reprenant les noms, prénoms ou pseudos des différents personnages que nous disposons en deux pyramides qui situent le héros et les autres personnages entre eux et selon des échelles de valeurs qui en principe les inspirent.



⁴⁹ Sigaud, M., *Pour une esthétique de la réception de L'Étranger d'Albert Camus*, 2019, Ulg, p. 89.

⁵⁰ L'élaboration d'un schéma hiérarchique prend toujours comme point de départ un arbre généalogique : c'est un bon outil qui permet une première approximation des liens entre les personnages d'une histoire. Pour plus de précisions sur la méthodologie, nous renvoyons le lecteur à notre étude systémique de *L'idole* de Georges Rodenbach.

Meursault ?

Engageons notre étude avec le nom du héros principal qui doit être la pierre angulaire du roman. Il est bien connu qu'un écrivain doit soutenir son effort d'imagination par le choix des noms et prénoms de ses personnages comme les parents appellent à l'existence leur enfant... C'est fondamental.

Nous y voilà ! Mais de quoi le choix du nom de Meursault est-il le signe ?

Meursault n'a pas de prénom⁵¹, et ce probablement pour majorer la portée de son nom. Que faut-il entendre avec Meursault ? Le nom d'un vin qui apporterait l'ivresse de l'inspiration ? Celle d'un *meurt-sot* ou d'une *mer-soleil* ? Nous n'y croyons pas : ça ne peut suffire pour porter l'oeuvre en gestation...

De notre point de vue, nous sommes pour une lecture plus littérale qui donnerait ceci : « meur-sault(t) ». Oublions le « t » qui cache l'enjeu.

Avec le premier terme de l'expression, il n'y a guère de doute, il s'agit d'un désir de mort à destination du deuxième terme « sault ». Mais qui est ce Saul(t) ?

Le terme qui s'est imposé le plus communément est celui de « soleil », en écho au mot du héros-meurtrier : « C'est à cause du soleil » mais un autre terme s'y cache... C'est « Saul ! »

Saül correspond au prénom qu'avait l'apôtre Paul, acteur majeur de l'expansion du Christianisme dans l'Empire romain. Cette hypothèse, nous la trouvons capitale dans la mesure où le nom « Meursault » s'est imposé à Camus en toute fin de rédaction de son texte. Bernard Pingaud indique que : « C'est aussi après février 1941 que Mersault devient Meursault. »⁵² Et ce choix s'est effectué en même temps qu'un nouveau développement à propos de l'aumônier. C'est chez l'écrivain l'indice d'une prise de conscience par l'écriture d'une unité thématique de l'oeuvre, celle d'une attaque en règle de l'idéologie chrétienne.

Vérifions donc cette hypothèse en précisant l'histoire de ce prénom Saul : l'apôtre Paul l'avait avant son illumination, son éblouissement par le soleil, qui le jettera à bas de son cheval sur le chemin vers Damas où il se rendait pour persécuter les premiers chrétiens. Dans sa chute de cheval, Paul entend une voix qui lui dit : « Pourquoi me persécutes-tu ? » Cette illumination l'amène à se convertir au Christianisme.

À l'opposé, chez Camus, l'illumination⁵³ du héros par le soleil le fait meurtrier : dans ce cas de figure, le meurtre contenu dans Meur-sault(t) empêchera Saül de devenir l'apôtre Paul, diffuseur du Christianisme dans l'Empire romain. Le héros de Camus révèle sa vraie identité, celle d'un criminel « appelé » à une mission, bien au-delà du meurtre de l'Arabe, celle d'un « Antéchrist »⁵⁴.

Rappelons ici que ce concept issu de l'Apocalypse de Saint Jean et repris par Nietzsche désigne « un ennemi du Christ qui viendra prêcher une religion hostile à la sienne un peu avant la fin du monde. » Nietzsche va plus loin en prétendant à une véritable inversion des valeurs du Christianisme pour retrouver une vie authentique. Nous retrouvons cette radicalité d'inversion de valeurs dans le nom de Meur-Sault(t).

⁵¹ Dans son ouvrage précédent, Camus avait baptisé son héros Patrice Mersault qui pourrait s'entendre "Pas triste Mer-sault". Dans cette optique, "sault" semble lier au soleil...

⁵² Pingaud B., *L'étranger d'Albert Camus*, Editions Gallimard, coll. Foliothèque, 1992, p. 74.

⁵³ Oubli ? "Geste" manqué ou ironie ? Sartre a dans son commentaire ce mot à propos de Meursault : "Il aura son illumination à la dernière page." in Sartre J.P., *Situations I, essais critiques*, Paris, Editions Gallimard, 1947, p. 92-112.

⁵⁴ "C'est fini pour aujourd'hui, monsieur l'Antéchrist." dit le juge en page 72.

Emmanuel et Céleste ?

Avec ces deux prénoms masculins, nous retrouvons un enracinement religieux, mais qui est glissé dans un environnement banalisé ou empreint d'ironie. Précisons. Emmanuel signifie en hébreu « Dieu parmi nous ». Or, ici, il s'agit d'un simple collègue de bureau de Meursault. Quant à Céleste, ce prénom renvoie par son étymologie au ciel (*caelum* en latin) : c'est le prénom du patron du restaurant que fréquente et apprécie le héros. Céleste a beaucoup d'empathie pour Meursault : c'était un client et bien plus, « Oui, mais c'était aussi un ami. »⁵⁵ Et il répètera au procès la phrase qui suit comme une plainte « Pour moi, c'est un malheur. » et par là, Céleste se révèle sublime, « surnaturel », « céleste » dans sa compassion.

Deux autres connaissances, Masson et Salamano ?

Ces deux prénoms n'ont rien de chrétien, mais leur fonction est assez manifeste : ils décrivent le milieu social du héros qui est un milieu simple et déshérité. Ainsi, Masson est un solide gaillard (p. 53), ami de Raymond : on peut entendre dans Masson la fonction de « maçon » qui ferait écho à son physique. Quant à Salamano, il est un voisin de palier de Meursault : depuis la mort de sa femme, il est connu pour battre son chien. Ce chien a une maladie de la peau et donc Salamano doit l'enduire de pommade « tous les soirs et tous les matins » (p. 49) ce qui doit lui faire des « mains sales », phonétiquement proche de « sala- mano ». Nous avons ici la preuve que même les prénoms de personnages secondaires sont choisis avec soin et esquissent un milieu social défavorisé.

Indirectement lié au crime, Raymond Sintès ?

Cet autre voisin de palier de Meursault a une toute autre importance que les quatre précédents, car il est indirectement à l'origine du crime commis. La preuve en est qu'il a un prénom et un nom. Si on s'arrête à l'étymologie de son prénom, Raymond provient de l'allemand (de *ragin* « conseil » et de *mund* « protection »)⁵⁶. Ce prénom correspond à la demande du personnage auprès de Meursault « Il m'a expliqué alors que c'était pour cela qu'il avait besoin d'un conseil » (p. 34). Quant à son nom de famille, il y a surdétermination. En effet, phonétiquement nous pouvons entendre dans Sintès un jeu de mots « Saint t'es », et d'autre part, la biographie de Camus nous apprend que c'était le nom de famille de sa mère, Sintès. Que peut-on préciser à propos de cette double observation ? Tout d'abord, en entendant « Saint t'es » dans le nom, nous sommes à l'opposé du comportement fort peu moral du personnage qui est proxénète et qui bat sa maîtresse sans vergogne. Ce comportement ne gêne en rien Meursault : « ça lui est égal. » Camus, en disciple de Nietzsche, y valoriserait l'inversion des valeurs chrétiennes de non-violence et d'amour. Ensuite, il faut mettre ce nom en relation avec la référence au nom de la mère de Camus : aurait-elle eu à subir un comportement à rapprocher de celui de Raymond ? Il semble que oui. On rapporte⁵⁷ qu'après la disparition de son mari mort en 1914, la mère a eu un soupirant (arabe?) et que c'est son frère aîné qui y aurait mis fin de façon violente. Dans le roman, nous avons un frère, l'Arabe qui défend sa soeur mauresque par rapport à un soupirant étranger, Raymond Sintès. Avec ce contexte, la fiction donne lieu à une inversion biographique : c'est le soupirant qui bat la soeur et le frère comme pour les libérer de leur culture, Meursault ira plus loin en se chargeant de tuer le frère. Avec cette inversion, d'une certaine façon, Camus marque face à l'histoire familiale oppressive de sa mère un désaveu : il fallait laisser sa mère libre de refaire sa vie.

⁵⁵ Camus A. , *L'Étranger*, Gallimard, coll. Folio plus N°10, 1996 pour le dossier, p. 92.

⁵⁶ *Le Petit Robert des noms propres*, Edition Dictionnaire Le Robert, mai 2004, p. 1799.

⁵⁷ Collectif, *Dictionnaire Albert Camus*, Editions Robert Laffont, Coll. Bouquins, 2009, p. 120

Editeur responsable : Spee Bernard / Belgique

Tous droits réservés. Sabam © SPEE avril 2020 Site <www.onehope.be>

Petites Etudes Littéraires

Camus donne à son héros la mission de rendre disponible la soeur de l'Arabe, libre de ses liens familiaux et culturels.

L'Arabe

L'Arabe est un homme qui n'a pas droit ni un nom ni à un prénom, mais juste à une majuscule. Il a une soeur qui sera désignée sous le vocable de la Mauresque (avec une majuscule) et dont il prend la défense contre l'exploitation qu'en fait un souteneur français. L'usage de majuscules indique que « l'Arabe » et « la Mauresque » sont des pseudonymes : ces personnages existeraient comme de vraies singularités, mais pas seulement comme des éléments appartenant à un collectif ethnique.

Tout d'abord comme éléments d'un collectif, ils se rattachent à une autre culture, la culture musulmane. Cette culture est présentée comme patriarcale : les hommes s'y allient entre eux et ont un étroit contrôle des femmes. De fait, L'Arabe défend un lien familial strict, chose que ne supporte pas Raymond Sintès et son voisin de palier Meursault.

Maintenant, si on prend en compte la Majuscule, c'est que le frère et la soeur ont une dimension symbolique⁵⁸, voire mythique, renvoyant à un événement jugé affectivement comme énorme, résonance qui n'est possible qu'avec un point de vue autobiographique.

De fait, si on y ajoute un point de vue autobiographique en lien avec ce que nous avons indiqué à propos de Raymond Sintès, le meurtre de l'Arabe peut apparaître comme un transfert que fait Camus *via* Meursault contre le frère de sa mère. C'est l'occasion de désavouer le contrôle de la soeur par son frère. Meursault tue le frère qui empêche l'amour libre de sa soeur. À la limite, ce meurtre commis par Meursault (parallèlement à sa liaison avec Marie Cardona) déguise un attachement « incestueux » à la mère : tuer pour que la mère soit libre...

Le compagnon de maman, Pérez Thomas

Le prénom Thomas est le prénom de l'apôtre qui doutera de la résurrection du Christ, ce prénom serait l'indice d'une proximité avec Meursault qui n'a pas la foi. Dans le contexte du récit, Thomas est le prénom du compagnon de la mère de Meursault à l'asile : il se révélera incapable de dire si Meursault a pleuré lors de l'enterrement de sa mère. La raison est simple : il n'a pas regardé le fils de sa défunte compagne par accablement⁵⁹ et à cause de la chaleur (p. 22).

Ce compagnon a un nom de famille Pérez qui paraît surdéterminé. En effet, si on associe le nom et le prénom moyennant un changement d'accent, « è » au lieu d'un « é », on peut entendre un jeu de mots « Perd et » ou « père et » Thomas, cette association pourrait indiquer que ce « beau-père » est « un substitut » du père tout en étant un incroyant. Or une telle association pourrait faire écho à un contexte autobiographique précis, celui de l'influence de l'oncle Acault Gustave⁶⁰ qui a épousé une des soeurs de la mère de Camus. Cet oncle maternel est par ailleurs un libre penseur qui a recueilli un temps le jeune Camus. Camus dira de lui : « C'est le seul homme qui m'ait fait imaginer un peu ce que pouvait être un père. »⁶¹ Dans la fiction, comme « récompense », l'oncle maternel devient le fiancé souhaitable par la mère de Meursault.

⁵⁸ C'est ce que Marie Jejcic a aussi repéré quand elle indique : " Est-ce pour être étranger dans son propre pays et donc par pur racisme que l'Arabe n'a ni prénom ni nom ? La majuscule impose une autre lecture. L'Arabe est l'Arabe avec un A majuscule. Cela se lit mais ne se dit pas. La majuscule introduit un ordre symbolique." *in* Jejcic M., *De L'Étranger à l'Absurde*, Editions Eres "Essaim" 1 N° 24, p. 101.

⁵⁹ "Vous comprenez, moi-même j'avais trop de peine. Alors je n'ai rien vu." *L'Étranger*, p.91

⁶⁰ Collectif, *Dictionnaire Albert Camus*, Editions Robert Laffont, Coll. Bouquins, 2009, p. 11-12.

⁶¹ *Ibidem*, p. 11

Marie Cardona

Marie est un prénom d'origine hébraïque qui signifie « goutte de la mer ». C'est aussi le prénom de la mère du Christ. De plus, phonétiquement, on peut entendre dans Marie le verbe « marier ». Tous ces éléments remis dans le contexte tournent en dérision le comportement très libre de Marie Cardona avec son désir très relatif de se marier avec un Meursault qui n'y croit pas. De plus, dans un contexte chrétien, la mariage entre une Marie et Meursault, le « seul christ que nous méritions » aurait symboliquement une connotation « incestueuse ».

Quant au nom de famille Cardona, il peut s'entendre comme une périphrase, un jeu de mots « car donna » : précédé de « marie », l'ensemble pourrait signifier « marie car donna » où le héros accepte de marier Marie, car elle se donna à lui sans condition préalable.

On ne peut pas passer à côté du fait biographique selon lequel Cardona⁶² est le nom de famille de la grand-mère maternelle d'Albert Camus : celle-ci a joué un rôle majeur dans son éducation.

Une fois encore, dans sa construction de la fiction, Camus arrive à donner une place à une référence familiale, une figure de la famille maternelle, ici la grand-mère : il lui donne la place d'une amoureuse de son héros, ce qui donne à la fois une certaine connotation incestueuse⁶³ à la relation, mais ce qui est aussi une façon de se moquer des exigences éducatives de cette grand-mère. En choisissant une sortie mortelle pour son héros, Camus inscrit une prise de distance face à la relation imaginée.

Un puissant écho autobiographique, clef du roman ?

Un parcours onomastique offre par essence une polysémie qui permet de rencontrer plusieurs sens et de découvrir comment s'impose un flottement face à toute tentative d'interprétation. Cependant, quand il y a redondance de significations, nous pouvons alors dégager des lignes de force qui se concentrent autour d'un ou deux foyers.

C'est ainsi qu'à notre avis, **deux observations majeures s'imposent :**

La première est l'abondance de références à l'histoire chrétienne, mais cette abondance est toujours marquée par une ironie systématique. De notre point de vue, le nom du héros « Meur(t) Saul » qui s'impose à l'auteur « à la dernière minute », donne la clef de cette systématique dérision : « Il faut tuer l'apôtre Saul », qui a été illuminé et qui deviendra celui qui a travaillé à l'universalisation du Christianisme.

La seconde observation porte sur les indices autobiographiques qui sont dominés par trois références à l'histoire maternelle (Sintès pour le nom de famille de sa mère; le compagnon Pérez Thomas et Cardona pour le nom de famille de la grand-mère). Ces trois emprunts autobiographiques vont permettre à l'écrivain de reconstruire une autre histoire familiale où il y aura une forme de justice réparatrice des excès positifs ou négatifs encourus par les participants: sa mère, le frère de sa mère, sa grand-mère et l'oncle maternel.

La première référence fait écho à un événement marquant du veuvage de la mère de Camus : l'intervention violente de son frère contre un soupirant. Dans le roman

⁶² On consultera l'arbre généalogique (même s'il est incomplet : il ne mentionne pas les frères et soeurs de la maman d'Albert Camus) que l'on trouve en page 771 dans l'ouvrage d'Olivier Todd, *Albert Camus, une oeuvre*, Editions Gallimard, Coll. Biographies, janvier 1996.

⁶³ Dans son roman posthume *Le premier homme*, Camus raconte qu'il dormait parfois dans le lit de sa grand-mère.

L'Étranger, le fait familial est repris, mais **inversé** : c'est le soupirant Raymond Sintès qui bat le frère et Meursault se glisse dans la fiction comme un acteur qui tuera le frère possessif et moralisateur. Il faut tuer le frère pour libérer la soeur, et par là symboliquement, libérer sa mère : si cela s'était passé comme dans la fiction, Camus n'aurait pas eu à prendre en charge sa mère.

La deuxième référence fait écho à l'oncle maternel Acault Gustave qui a accueilli l'étudiant Camus. Camus l'accepte dans la fiction *via* le personnage de Pérez Thomas comme substitut de son père disparu et comme la chance d'un nouvel amour digne de sa mère. Ce « glissement » où le mari d'une soeur est attribué à une autre soeur, sa mère, se construit comme si le fils Camus voulait garder sa mère libre, mais pour lui accorder un nouvel amour...

La troisième référence fait écho à l'éducation stricte, autoritaire que la grand-mère maternelle a imposée à ses petits-fils pendant que leur mère travaillait. Dans le roman, **le fait familial est transformé et donne lieu à une nouvelle inversion de valeurs** : la compagne de Meursault qui porte le nom de famille de la grand-mère est une fille aux moeurs très libres, qui couche sans engagement préalable. Transposé dans la fiction, un tel lien familial impossible pourrait faire penser que la grand-mère coucherait avec son petit fils comme si Camus se vengeait des contraintes qui lui avaient été imposées : il rend sa grand-mère « immorale » en lui faisant jouer le rôle d'une jeune fille libérée.

Pourquoi transformer son histoire familiale ? Qui est l'initiateur, le véritable assassin ?

On peut estimer que Camus « s'amuse » de son passé sauf que la charge affective est quand même énorme avec deux inversions et un glissement dans les rôles et positions de la généalogie maternelle. Par le biais de son héros qui a un lien avec Camus - pensons au souvenir de l'exécution capitale -, **l'écrivain Camus a désiré inconsciemment que « sous sa dictée »⁶⁴, sa grand-mère soit compromise, sa mère libre de son frère pour être avec un nouveau compagnon et que son oncle prenne la place du père.**

Cette forte charge affective du côté maternel, même si elle est « jouée » par le biais de l'écriture d'un narrateur sophistiqué⁶⁵, peut avoir eu pour envers de susciter un sentiment de culpabilité vis-à-vis du père disparu et mort à la guerre pour la mère Patrie. Aussi si ce sentiment de culpabilité est vraisemblable, on peut alors comprendre que Meursault doive mourir, non pas pour avoir mis sa mère à l'asile, mais pour un amour ambivalent à l'égard de cette dernière, et surtout pour obtenir un peu la reconnaissance d'un père qui déteste les exécutions capitales. Il lui faudra passer par sa propre exécution capitale.

De plus, au-delà de la mort du fils qu'exigerait le fantôme paternel, ce qui est dénoncé comme l'élément aliénant suprême, c'est la figure de l'autorité d'un État qui a occasionné le sacrifice

⁶⁴ "On se rappellera alors la lettre du 30 avril 1940. Le roman a été écrit en deux mois et comme "sous la dictée". C'est le rappel de Pingaud in Pingaud B., *L'Étranger d'Albert Camus*, Editions Gallimard, Coll. Foliothèque N°22, octobre 2012, p. 88.

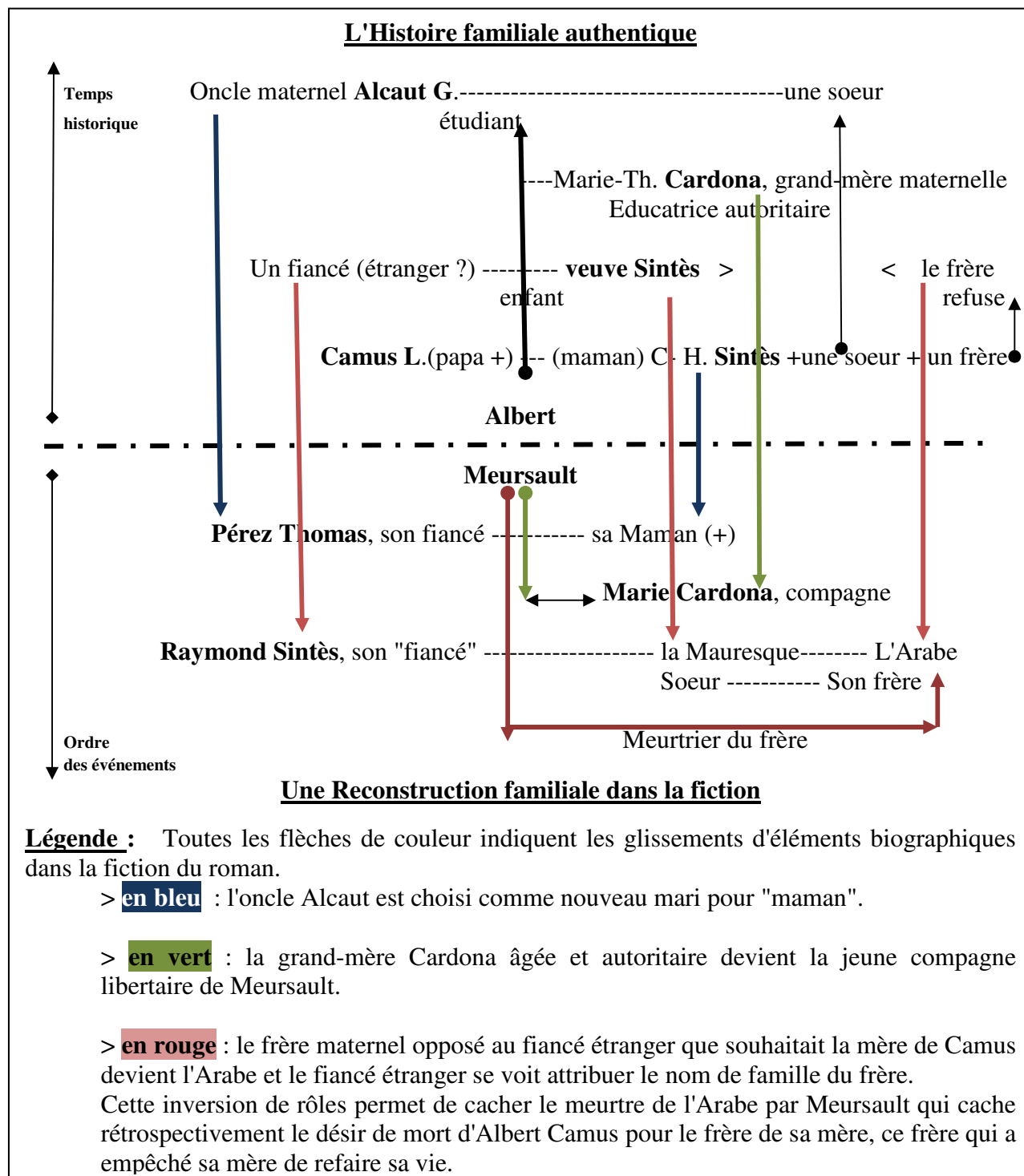
Cette emprise de l'écriture à un moment donné n'est pas sans rappeler cette transe qui était habituelle pour un écrivain comme Georges Simenon. Sur ce sujet et pour une transformation familiale semblable à celle que nous avons repérée chez Camus, nous renvoyons à notre étude *Pietr le Letton ou Comment se sauver de l'envie de tuer son frère ?*, La Revue Nouvelle n°3, mars 2003, Bruxelles.

⁶⁵ "Récit homodiégétique à focalisation externe" selon la formule de Gérard Genette.

Editeur responsable : Spee Bernard / Belgique

Tous droits réservés. Sabam © SPEE avril 2020 Site <www.onehope.be>

du père, État qui se drape d'une couverture religieuse. Nous estimons que nous avons là le « morceau d'expérience »⁶⁶ que reflète *L'Étranger*, ce morceau d'expérience qui a été bien repéré par Jean Grenier « où une enfance humiliée ouvre une blessure inguérissable. »⁶⁷.



⁶⁶ Ibidem , p. 24.

⁶⁷ Ibidem, p. 169-170.

L'élément majeur qui apparaît avec ce schéma ?

Le meurtre de l'Arabe par Meursault cache en fait un désir de mort de Camus à l'égard du frère de sa maman, Marie-Hélène Sintès. Ce désir de mort n'a pas pour but de s'approprier la mère, mais de la libérer.

C'est la vérité muette et voilée de la démarche criminelle du héros. C'est ce qui le rend digne d'une morale tragique, inaccessible à l'appareil juridico-religieux.

Il est fort possible que si sa mère avait pu se remarier, Albert Camus aurait eu une autre vie familiale et une mère moins muette...

La reconstruction familiale⁶⁸ d'un esprit blessé, voire "malade" ?

En introduction de son analyse de *L'Étranger*, Bernard Pingaud cite ces propos de Camus : « La véritable oeuvre d'art est celle qui dit le moins [...] » La formule sera reprise telle quelle dans *Le Mythe de Sisyphe*, au début d'un développement sur le rapport entre l'expérience de l'artiste et son oeuvre. Ce rapport, dit Camus, est bon quand l'oeuvre, au lieu de prétendre « donner toute l'expérience dans le papier à dentelles d'une littérature d'explication », accepte de n'être qu'« un morceau taillé dans l'expérience, une facette du diamant où l'éclat intérieur se résume sans se limiter. » **Elle devient alors « féconde à cause de tout un sous-entendu dont on devine la richesse. »**⁶⁹

Si nous avons bien mis en évidence par notre analyse la reconstruction fictionnelle d'une histoire familiale chahutée et mis le doigt sur le « morceau d'expérience », sorte d'ADN du roman, alors une chose apparaît évident : au centre du roman, il y a une attaque sans commune mesure contre la structure familiale normale au sens large (père, mère, grands-parents, frère et soeur) et la superstructure que représente la Sainte Famille du Christianisme. Cette attaque se construit sur un vécu où l'auteur-enfant a été carencé, où il a été en manque d'appels à vivre et au cours duquel il n'aurait rencontré que des figures d'attachement trop « discrètes »⁷⁰.

Cyrulnik écrit dans un de ses récents ouvrages fortement autobiographique *La nuit, j'écrirai des soleils* : « Les orphelins écrivent souvent une littérature de l'énigme où le roman familial est un équivalent de roman policier quand le lecteur cherche des indices qui dénoncent l'assassin. »⁷¹ C'est ce que nous avons trouvé en lisant *L'Étranger*, **un roman policier où l'assassin est la Famille normale⁷² : c'est paradoxal à dire, mais ce serait le modèle de la famille normale qui rend plus douloureuse et qui est lancée comme un défi à celle d'une enfance perturbée.** La réponse de Camus est à la fois d'assassiner la Sainte Famille et dans le même temps, de se reconstruire discrètement une famille normale : pour cette transformation,

⁶⁸ Il ne faut pas perdre de vue que la mère de Camus ne meurt qu'en 1960 alors que le roman est paru en 1942 : il faut cacher les effets de cette vie familiale chahutée à la principale victime.

⁶⁹ Pingaud B., *L'Étranger d'Albert Camus*, Editions Gallimard, Coll. Foliothèque N°22, octobre 2012, p. 21-22.

⁷⁰ Une de ces figures d'attachement est probablement son instituteur Louis Germain auquel il a rendu un vibrant hommage en 1957 juste après avoir reçu le prix Nobel.

⁷¹ Cyrulnik B., *La nuit, j'écrirai des soleils*, Editions Odile Jacob, Paris, avril 2019, p. 256-257

⁷² Jean Sarocchi approche ce point de vue quand il avance avec humour l'idée que "Meursault s'est composé un Décalogue inversé [...]. Les commandements principaux de ce Décalogue seraient : tes père et mère assassineras sur le mode symbolique, et ton prochain tu ne tueras, qu'une fois innocemment." Propos de Jean Sarocchi lors de la : *Table ronde sur L'Étranger*, p. 208 in Collectif, *L'Étranger cinquante ans après*,

il a besoin d'un héros-martyr, le modèle même d'un individualiste prométhéen qui sera pour lui comme un nouveau christ, un libérateur.

Au final, on ne peut pas reprocher à l'auteur d'avoir tenté de sortir de son désert affectif par une oeuvre, mais on peut reprocher aux critiques de ne pas avoir réussi à en décoder la stratégie avant de l'imposer aux jeunes lecteurs.

Pourtant avec cette acuité acerbe, voire assassine qui le caractérise, Sartre a eu ce mot juste dans son explication de *L'Étranger* :

« Le récit de M. Camus est analytique et humoristique (sic). Il ment - comme tout artiste - parce qu'il prétend restituer l'expérience nue et qu'il filtre sournoisement toutes les liaisons significatives, qui appartiennent aussi à l'expérience. »⁷³

Un au-delà contemporain ?

"Croit-on avoir trouvé la base psychique commune à toute l'humanité ? [...] Comment veut-on ordonner le chaos qui constitue cette infinie variation informe : l'homme ?"⁷⁴

À propos du déficit de compréhension concernant le roman, notre lecture systémique a mis en évidence la contradiction existentielle de la démarche existentialiste : proclamer l'absurdité de la vie, c'est attaquer le berceau même où naît la vie. Autrement dit, c'est vouloir qu'un individu ne reproduise pas la vie et donc qu'il ne se préoccupe pas d'un environnement où peuvent vivre les générations futures.

Pour dire les choses autrement, affirmer que le monde est absurde, qu'il n'a pas de sens et donc avancer la proposition selon laquelle « Que je sois ou ne sois pas, ne change rien ! », est avant tout une attaque contre la structure familiale, berceau du sens de l'empathie.

Après cette attaque, la tentative de vouloir héroïquement créer du sens ou d'avoir un projet pour s'inscrire dans la réalité ne peut se faire qu'avec des conditions qui nieront les conditions indispensables au maintien de la vie et de son environnement.

La position existentialiste est construite sur un rejet, une rupture radicale d'un lien fondamental entre nature et culture. Une telle rupture discrédite la structure familiale originelle qui s'est trouvée associée et cautionnée suite à un hasard historique avec une religion, une « Révélation », celle du Christianisme. Avec le temps, l'attrait et le gain à engager une rupture théologico-naturelle⁷⁵ sont apparus comme une nécessité pour construire un idéal démocratique. Le problème est qu'au-delà de cet idéal légitime, est apparue une dérive, celle de démocratiser un idéal libéral et libertaire⁷⁶ : la résultante finale qu'on perçoit

⁷³ Sartre J.P., *Situations I, Essais critiques*, Editions Gallimard, Paris, 1947, p.108. Précisément ces relations significatives qui sont filtrées, sont celles qui engagent un appel à être et qui sont émises par les figures d'attachement or Sartre indique ici que dans le chef des existentialistes, ce filtrage, cette dissimulation est bien un choix délibéré et donc maléfique.

⁷⁴ Citation de Tristan Tzara mentionné dans la communication de Amiot A-M., *L'Étranger produit du "terrorisme surréaliste"*, p.15 in Collectif, *L'Étranger cinquante ans après*, La Revue des Lettres Modernes, Garnier Classiques, 1995, 215 pages.

⁷⁵ Sloterdijk P., *Après nous le déluge, Les Temps modernes comme expérience antigénéalogique*, Editions Payot et Rivages, Coll. Petite Biblio Essais N°1079, Paris, (2016), 2018, 524 pages.

⁷⁶ Esprit libertaire dont Michel Onfray s'est fait l'ardent défenseur.

Petites Etudes Littéraires

seulement aujourd'hui de cette démarche idéologique est la perte de deux types de liens, ceux de la filiation⁷⁷ entre les générations et ceux de la culture avec la nature comme source de vie. La perte de ces liens nous revient aujourd'hui dans la protestation écologique *via* le boomerang climatique. Oui! La nature n'est pas indifférente à l'activité humaine, car l'homme est né de la nature mais il en est arrivé à occulter cette origine.

Bref, il nous semble urgent de cesser d'être existentialiste au profit d'un regard et d'une pratique systémiques.

Jupille, le 22 mars 2020
Bernard Spee

Nos remerciements à Gaele A. et à Jeanne-Françoise B. pour leurs relectures attentives

En prolongement de la présente étude :

Spee B., (mai 2020), " II *Camus à l'épreuve de La Peste ou La transcendance de l'appel*", Editons Onehope, Coll. Petites Etudes Littéraires N° 19, Liège, 24 pages.

Spee B., (octobre 2020), " III *Camus à l'épreuve de La Chute ou L'enfer existentialiste*", Editons Onehope, Coll. Petites Etudes Littéraires N° 20, Liège, 24 pages

En annexe : un tableau des recherches onomastiques

⁷⁷ Nous renvoyons le lecteur à l'ouvrage important de Sloterdijk Peter, *Après nous le déluge, Les Temps modernes comme expérience antigénéalogique*, Editions Payot et Rivages, Coll. Petite Biblio Essais N°1079, Paris, (2016), 2018, 524 pages. Il note en page 60 par exemple : " De manière plus explicite que dans aucune période antérieure, on commence à comprendre que la "filiation" sur laquelle insistent psychologues et juristes constitue un point de risque dans toutes les cultures." Parallèlement, nous renvoyons le lecteur à notre tentative de comprendre ce problème avec notre étude *Cahier N°4 Comment introduire aux limites symboliques de l'imaginaire occidental ou Penser avec Françoise Dolto* Editions Onehope, Coll. Les Cahiers, 2018, 24 pages.

Petites Etudes Littéraires

Nom/Prénom/Pseudo	Étymologie	Lecture interne (en lien avec un personnage)	Lecture externe (// Histoire culturelle)	Lecture autobiographique	
Meursault	> Mersault mer - soleil > meurt - saul meurt - soleil > meurt Saul	> double écho par surdétermination phonétique : importance de la mer et mort de la mère. > mise en évidence d'une intention criminelle et de son objet ou de sa cause ? > mise en évidence d'une intention meurtrière par rapport à une personne. > proclamation de l'absurdité de la vie : une rationalisation "vraie" : prêt à mourir.	> Meursault ne proteste pas devant cette appellation due au curé de Marengo lors de l'enterrement ? > renvoi à la demande du personnage pour avoir l'appui et les conseils de Meursault.	> Meursault prétexte le soleil comme co-auteur du meurtre > Saul peut renvoyer à la conversion de l'apôtre Saint Paul à la suite d'une illumination: on aurait ici une attaque contre la structure hiérarchique chrétienne. Saul étant lié à une illumination, et donc indirectement au soleil, peut passer pour un figure paternelle.	> couple père-mère comme oppressant ? > la dimension symbolique paternelle est majorée. > athéisme de Camus
Antéchrist "mon fils" p.19	> "contre le Christ"	> Meursault ne proteste pas devant cette appellation due au curé de Marengo lors de l'enterrement ?	> il vit avec une Meursault. > connotation religieuse dans le nom pour légitimer un comportement violent ?	> à mettre en rapport avec la phrase de Camus : "Meursault est le seul Christ que nous méritons".	
Raymond	> orig. allemande : ragin "conseil"; mmand "protection" > possibilité phonétique : Saint(e) t'es; saint tu es	> choix ironique : le personnage est un proxénète violent. Meursault est du côté de Raymond. > compagnon de la mère de Meursault, présent à l'enterrement > compagnon acceptable (p.20): compassion pour sa mère ? "je comprenais maman." > le compagnon de la mère ignore la présence, voire l'existence du fils.	> référence à l'apôtre qui a douté de la résurrection du Christ.	> un frère a violemment interdit à sa mère de refaire sa vie. > le nom de famille de la mère de Camus est Sintes > Meursault prend le parti maternel : expression d'un désir incestueux (1x) > quelque un qui ne croit pas.	
Thomas	> orig. juive : jumeau	> Meursault va le demander en mariage à deux reprises. > Meursault "marie Cardona"	> Marie évoque la mère du Christ: une femme qui a eu un enfant sans père.	> Camus a un oncle maternel Gustave Alcaut qui sera comme un "père" pour lui. > l'apôtre qui doute, serait un "modèle"...	
Pérez p.123	> phonétique possible : "perd et" ou "père et" > "Thomas Père est"	> l'ami de Meursault		> expression d'un rêve incestueux ? (Zème x)	
Marie	> orig. Hébraïque : goutte de mer > phonétique possible : conjugaison du verbe marier.	> l'ami de Meursault		> Cardona Marie-Thérèse est le nom de la grand-mère maternelle de Camus.	
Cardona	> phonétique possible : "car donna" pour "car se donna"	> l'ami de Meursault			
Céleste	> orig. latine : du ciel, divin	> patron du restaurant qui se dit ami de Meursault.	> connotation religieuse		
Emmanuel	> orig. hébraïque : "Dieu parmi nous"	> employé de bureau	> connotation religieuse		
Masson	> jeu de mots possible : "maçon"	> ami de Raymond : son métier est manuel.			
Salamano	> jeu de mots possible : "sale main"	> propriétaire d'un chien malade qui doit être enduit de crème.			
Taamônier	> celui qui distribue des aumônes	> prêtre attaché à la prison et qui souhaite fortement convertir Meursault. > rejet de cette appellation par Meursault : "vous n'êtes pas mon père."	> refus d'un père même spirituel.	> Camus orphelin à un an.	
"mon père"					

Bibliographie sommaire

- Arendt A., *La crise de la culture*, Edition Gallimard, Col. Idées n°263, 1972 (pour la traduction française)
- Dufour D.-R., *Le Divin Marché*, Edition Denoël, collection Folio essais n°562, 2007, 411 pages.
- Castoriadis C., *La montée de l'insignifiance Carrefour du labyrinthe - 4*, Editions du Seuil, Coll. Points n°656, Paris, 1966, 292 pages.
- Collectif, *L'Étranger cinquante ans après*, La Revue des Lettres Modernes, Garnier Classiques, 1995, 215 pages.
- Emmanuel F. (2000), *La question humaine*, Edition Stock, coll. Le livre de poche n°15361, 2000, 93 pages
- Camus A., *L'Étranger*, Gallimard, coll. Folio plus N°10, 1942, 1996, 173 pages.
- Camus A., *Le mythe de Sisyphe*, Editions Gallimard(1956), coll. Idées n°1, Paris, 1974, 187 pp.
- Camus A., *La Chute*, Edition Gallimard (1956), coll. Folio n°, 1983, 153 pp.
- Camus A., Casarès M., *Correspondance 1944-1959, Avant-propos de Catherine Camus*, Editions Gallimard, 2017, Paris, 1300 pages.
- Collectif, *Dictionnaire Albert Camus*, Editions Robert Laffont, Coll. Bouquins, 2009,
- Cyrulnik, B., *Le murmure des fantômes*, Editions Odile Jacob, Paris, janvier 2003, 140 pp.
- Cyrulnik B., *La nuit, j'écrirai des soleils*, Editions Odile Jacob, Paris, avril 2019,
- Compagnon A. (1998), *Le démon de la théorie*, Editions Du Seuil, Coll. Points essais, Paris, 338 pp.
- Huston N., *Professeurs de désespoir*, Editions Actes Sud, Coll. Babel n°715, 2004
- Huston N., *L'espèce fabulatrice*, Editions Actes Sud, 2008, Paris
- Jejcic M., *De l'étranger à l'Absurde*, Editions Eres "Essaim" 1 N° 24, pages 97-108.
- Kikuko Tachibana, *Analyse formelle du récit dans L'Étranger d'Albert Camus*, Ouka, Gallia 17 p.29-39, 1978.
- Lebrun J.P., *La perversion ordinaire. Vivre ensemble sans autrui*, Editions Denoël, coll. Médiations, 2007, 436 pp.
- Lemay Michel, "J'ai mal à ma mère", Approche thérapeutique du carencé relationnel, Editions Fleurus, Coll. psychopédagogie, 1979, réédition 1993, Paris,
- Le Monde, *La part obscure de L'Étranger*, article du 17 juillet 1995 consulté le 13 avril 2020 sur le site : https://www.lemonde.fr/archives/article/1992/07/17/la-part-obscur-de-l-etranger_3901511_1819218.html
- Pingaud B., *L'étranger d'Albert Camus*, Editions Gallimard, coll. Foliothèque, 1992,
- Sartre J.P., *Situations I, essais critiques*, Editions Gallimard, Paris, 1947, p.92-112.
- Scherr A., *Meursault's Dinner with Raymond: A Christian Theme in Albert Camus's L'Étranger*, A - Christianity & Literature, 2009 - journals.sagepub.com
- Sigaud, Mélanie, *Pour une esthétique de la réception de L'Étranger d'Albert Camus*, 2018/2019, Ulg, p.89. Site consulté le 15 mars 2020: <https://matheo.uliege.be/bitstream/2268.2/7619/4/Me%cc%81lanie%20Sigaud%20Me%cc%81moire.pdf>
- Sloterdijk Peter, *Après nous le déluge, Les Temps modernes comme expérience antigénéalogique*, Editions Payot et Rivages, Coll. Petite Biblio Essais N°1079, Paris, (2016), 2018, 524 pages.
- Spee B. (janvier 2013), « *La Question Humaine de François Emmanuel ou A la recherche des sources d'une éthique Introduction à une poétique* », 16 pages,
- Spee B. (mars 2013), *Pietr le Letton ou Comment se sauver de l'envie de tuer son frère ?*, La Revue Nouvelle n°3, mars 2003, Bruxelles.
- Spee B. (août 2004), *Dom Juan, figure du terrorisme culturel de l'Occident* in *La Revue Nouvelle*, n° 8, Bruxelles

Petites Etudes Littéraires

Spee B. , (décembre 2008), *L'Idole de Georges Rodenbach ou L'anorexie comme trouble de l'idéal ? Une application « Du « Comment lire ? » de T. Todorov*, Petites Etudes Littéraires N°1, 25 pages. Texte inédit publié sur le site www.onehope.be.

Spee B. (Août 2012), *Un enjeu de la pédagogie contemporaine: Comment faire muter un enfant-roi ? ou La quatrième dimension* (19 pages) En accès libre sur le site <http://www.onehope.be>

Spee B. (janvier 2011) *Du "roman" évangélique au roman hergéen ou De l'histoire d'un petit bourgeois abusé au malaise d'une société désabusée* , Petites Etudes Hergéennes n°9, 20 pages.

Spee B. (janvier 2014) , *L' « RG » de Steven Spielberg ou Comment trahir une oeuvre et la faire entrer dans le capitalisme culturel (américain) ?* La Petite Etude Hergéenne n°13, 19 pages. En accès libre sur le site: <http://www.onehope.be>

Spee B. (décembre 2006), *Hergé et le mythe du boy-scout ou la bonne conscience de l'Occident. Lire Tintin avec Lévi-Strauss* in les Actes du Colloque *Mythe et Bande dessinée* organisé par le CRLMC de l'Université Blaise Pascal à Clermont-Ferrand (France).

Todd O., *Albert Camus, une vie*, Editions Gallimard, Coll. Biographies, Paris, 1996, 858 pages

Todorov T., *Comment lire?* p. 129-143, in *La Nouvelle Revue Française, Vie ou survie de la littérature*, N° 214, octobre 1970, 256 pages

Verdussen, Marc. *L'Étranger. Sur les révoltes fondatrice d'Albert Camus contre le mensonge, l'injuste et la violence*. In: François Jongen; Koen Lemmens (dir.), *Droit & littérature. Seize contributions de juristes belges sur le thème « Quel livre tout juriste devrait-il avoir lu? »*, Anthémis : Louvain-la-Neuve 2007, p. 45-61

Dans la collection : Les Cahiers Petites Etudes Philosophiques

Spee B. (2009) : *Un, Deux, Trois ou L'émergence du sens ?* Essai

> *Cahier N°1 Le principe de relativité*

> *Cahier N°2 Le principe d'émergence* , Editions Onehope,
Coll. Les Cahiers, 47 pages

> *Cahier N°3 Le principe de mortalité ou de dette généralisée*, Editions Onehope,
Coll. Les Cahiers, 35 pages

> *Cahier N°4 Comment introduire
aux limites symboliques de l'imaginaire occidental
ou Penser avec Françoise Dolto* Editions Onehope,
Coll. Les Cahiers, 2018, 24 pages.

> *Cahier N°5 La place du Christianisme dans l'imaginaire occidental
ou Le Christ invisible*, Editions Onehope,
Coll. Les Cahiers, février 2019, 24 pages.

Dans la collection : Petites Etudes Picturales

Spee B., Spee B., *La peinture La Condition Humaine comme Introduction à la peinture de René Magritte*, Editions Onehope, Coll. Petites Etudes Picturales N° 4, 2016, 24 pages.

Spee B., *L'interprétation comme création discursive (volume II) A propos de 14 toiles de René Magritte*, Editions Onehope, Coll. Petites Etudes Picturales N° 5, 2019, 24 pages.

Spee B., *Magritte et les philosophes, d'Héraclite à la phénoménologie ou Vers une autre peintre métaphysique que celle de Giorgio de Chirico* , Editions Onehope, Coll. Petites Etudes Picturales N° 6, 2019, 12 pages

Spee B., *Magritte et L'Assassin menacé ou Comment surgit le fantôme d'un crime familial ? Les clefs de la genèse d'une sublimation (I)*, Editions Onehope, Coll. Petites Etudes Picturales N°7 , 2019, 12 pages

La petite étude littéraire N° 18

I

***L'Étranger* d'Albert Camus,
« le seul christ que nous méritions. »
ou
Un héros coupable d'être vivant
et donc étranger d'être sur Terre**

En 1959, à propos de son oeuvre, Camus déclare qu'on a négligé : « La part obscure, ce qu'il y a d'aveugle et d'instinctif » en lui. Pour la plupart des exégètes, cette part obscure se cache dans *L'Étranger*, un roman que Camus avoue avoir écrit « sous la dictée ».

Camus est le premier étonné. Ce livre lui échappe et il nous échappe encore aujourd'hui. Selon Bernard Pingaud : « Malgré tant d'efforts déployés par tant d'exégètes perspicaces pour dégager le "vrai" sens du roman, l'énigme reste entière. »

Aujourd'hui, par le biais d'une approche systémique et en particulier par une étude onomastique, nous avons tenté après bien d'autres de lever une autre partie du voile de cette énigme...

Bernard Spee est philosophe de formation. Il a enseigné la littérature et l'histoire dans les classes terminales au Collège Saint-Hadelin à Visé (Belgique). Soucieux d'une approche systémique des textes et des oeuvres, il est l'auteur de nombreux articles d'analyse sur Hergé, mais aussi sur Molière, Simenon, Rodenbach sans oublier la peinture de René Magritte. Il est également l'auteur de plusieurs articles de pédagogie.